**Podcast Sea More Blue, Episode 1 – Béné Meillon**

Ecocritique et écopoétique bleues

Béné Meillon

Bonjour et bienvenue ! Vous écoutez *Sea More Blue*, un podcast rattaché au séminaire de recherche du même nom, qui est basé à l’Université d’Angers. Je m’appelle Béné Meillon, et je suis professeure des universités à l’UA, à Angers, où je suis responsable scientifique du séminaire de recherches interdisciplinaire *Sea More Blue*. Alors pour l’année 2024-2025, je suis entourée pour la création de ce podcast de deux jeunes chercheuses : Valentine Porcile, doctorante à Nantes Université ; et Lucie Vejux, étudiante en deuxième année du Master Humanités Environnementales, à la NU également ; et stagiaire à l’UA, dans le cadre du séminaire *Sea More Blue,* sur lequel repose donc la réalisation de ce podcast. Dans ce podcast, comme dans le séminaire de recherche éponyme, nous nous intéressons aux perceptions, aux représentations et aux imaginaires de l’eau, des mers et des océans. Pour ce faire nous analysons des récits, des imaginaires et des représentations qui émergent de la littérature et des arts, mais également des sciences humaines, des études culturelles, et des sciences dites « du vivant » ; conviant ainsi des chercheurs et des chercheuses dont les travaux relèvent de disciplines variées, pour venir nous parler d’imaginaires océaniques et aquatiques, pour plonger avec elles et eux dans des mondes bleus, et pour bleuir ainsi notre compréhension du monde.

Bonjour ! On est là ce matin pour lancer le premier épisode, l'épisode pilote d'un nouveau podcast, le podcast dédié aux imaginaires des mers et des océans, et des imaginaires aquatiques de façon large. Moi c'est Béné Meillon. Je suis enseignante-chercheuse à l'Université d'Angers, où je suis spécialiste d'études anglophones. Alors, à dire vrai, je travaille surtout sur la littérature états-unienne contemporaine et je suis spécialiste d'un domaine qu'on appelle l'écocritique et l'écopoétique. Donc, pour faire court, je m'intéresse aux liens entre la littérature et l'écologie et la façon dont les mondes autres qu'humains traversent la poétique des textes que j'étudie.

Valentine Porcile

Bonjour ! Alors moi c’est Valentine Porcile. Je suis doctorante en deuxième année à Nantes Université, donc je bénéficie d'un contrat doctoral qui est en partie financé par mon université et en partie par la Région Pays de la Loire. Mon travail de recherche s'effectue sous ta direction, Béné, ainsi que sous celle d’Emilie Walezak, qui est Professeure à Nantes Université. A l'occasion d'un autre épisode, je pourrai revenir plus avant sur ma thèse, son contenu et son intitulé. Mais celle-ci s'inscrit dans le domaine des humanités bleues, et plus spécifiquement dans le domaine de l'écocritique bleue.

Moi, mon intérêt pour l'eau est très important et remonte à ma petite enfance. J'ai été très marquée petite, quand j'ai visionné le film *Le monde de Némo* au cinéma. Ensuite cet intérêt s'est poursuivi de nombreuses années et j'ai dévoré tous les livres que je pouvais sur l'océan et regardé pléthore de documentaires animaliers, et sur l'océan plus spécifiquement. Et j'ai voulu très longtemps être océanographe, mais malheureusement, les mathématiques et moi, la physique-chimie et moi, ça faisait un peu deux. Donc j'ai renoncé à ce projet. Mais c'est finalement à travers la littérature que je retrouve ce lien et donc j'en suis ravie.

Béné Meillon

Merci Valentine. J'en profite pour préciser que ce podcast fera l'objet de six épisodes à peu près par an, et que nous aurons le plaisir d'accueillir Valentine Porcile en tant qu'invitée. Donc tu pourras, Valentine, nous parler de ta thèse beaucoup plus en détail. Merci beaucoup.

Lucie Vejux

Merci. Donc, moi c'est Lucie Vejux. Je suis étudiante en Master 2 d'Humanités Environnementales, un tout nouveau master qui a été créé il y a deux ans maintenant à Nantes Université, et j'ai la chance d'être la stagiaire attachée au séminaire Sea More Blue. Donc j'effectue des missions de communication et d'organisation. J'ai la chance d'être un petit peu plongée dans le terrain et la construction du séminaire et du projet de recherche, ce qui est assez passionnant. Et mon stage est financé par la SFR Confluences, que je remercie.

Pour moi, l'écopoétique, je l'ai abordée en licence de lettres, licence de lettres durant laquelle j'ai passé mon monitorat de voile. Comme quoi, j'étais prédestinée à travailler sur les imaginaires de l’océan ! Et j'espère pouvoir écrire, peut-être, un mémoire de M2 en lien avec ce sujet.

Béné Meillon

Merci beaucoup Lucie, on est très heureu.ses.x et très chanceu.ses.x d'avoir une stagiaire associée au séminaire Sea More Blue.

Je n'ai pas précisé comment j’en étais venue à travailler avec l'eau. Alors pour ne pas être trop longue : d'une part, ça relève bien sûr d'une carence qui a été identifiée dans mon domaine de recherche, j'y reviendrai plus tard. Et sur le plan personnel, je crois que j'ai un rapport à l'eau qui est vraiment très fort, à la fois sur le plan corporel :je nage comme un petit poisson depuis l'âge de quatre ans, après avoir manqué de me noyer en tombant dans une piscine à l'âge de trois ans. Et étrangement, je me rappelle très bien ce moment où j'ai coulé au fond de la piscine : pas du tout comme un moment de panique. Et en fait, j'ai au contraire eu le réflexe de me laisser couler jusqu'au fond et de toucher le fond pour pouvoir pousser des jambes, remonter à la surface et m'agripper au bord où j'ai ensuite été secourue par l'une de mes sœurs, qui avait été chercher une personne adulte. Mais en fait, c'est intéressant comme histoire, parce qu'à l'époque, on nous lisait *Les malheurs de Sophie* et j'avais retenu cette scène où Sophie tombe dans un étang et s'en sort exactement de la même manière. Comme quoi, les histoires qu'on nous raconte peuvent littéralement nous sauver la vie !

Et j'ai surtout un lien esthétique, psychologique et affectif très fort avec l'eau. Je crois que je ressens le besoin depuis toujours d'être près de l'eau, de la côtoyer. Et même en ville, je cherche toujours être près d'un fleuve, d'un canal, d'une rivière. Et surtout, dès que je peux, je vais à la mer ; et j'ai un peu la mer Méditerranée qui me coule dans les veines, et ce à plus d'un titre. C'est à la fois notre grande mère universelle, ça c'est quelque chose dont j'ai vraiment conscience, et puis c'est une sensation. Faire corps avec l'eau, faire corps avec la mer, éprouver ce fameux sentiment océanique, qui est un sentiment d'accueil en fait, ou de fusion qu'on ressent quand on se baigne en mer. C'est bien sûr intéressant sur le plan psychanalytique, mais surtout, c'est un lien que je cultive parce que, en bord de mer, dans l'eau, quand je nage, je me sens à ma place. Je me sens apaisée, sereine. Alors je pourrais nager pendant des heures, quand je suis avec mon masque et tuba, j'oublie que je ne suis pas un poisson, que je ne suis pas une algue. Et j'adore explorer les fonds avec masque et tuba, en me laissant porter dans l'eau.

Lucie Vejux

Merci pour ces présentations. Peut-être qu'on peut commencer en expliquant tout simplement d'où est venue l'idée de lancer un podcast qui soit vraiment dédié aux représentations et imaginaires de l'océan ?

Béné Meillon

Oui, alors en fait, depuis 2015, je m'étais déjà engagée de différentes façons dans des activités de sensibilisation ou de médiation et d'échanges avec le grand public, dans, mais aussi hors les murs de l'université. Et c'est en lançant le séminaire de recherche sur l'eau que j'y ai pensé, puisque Cédric Paquereau, qui est chargé de communication scientifique à l'université d'Angers, est venu nous parler dans une réunion du Podcast UA déjà en place à l'université d'Angers. Donc ça a fait naître l'idée.

Bien sûr, j'aime bien le format un peu plus conversationnel du podcast, qui est sympa, qui est peut-être plus accessible aussi que la façon dont on communique parfois dans nos manifestations plus académiques. Et puis aussi Valentine, qui est avec nous, fait une thèse qui est adossée à une mission de médiation scientifique. Est-ce que tu peux nous en parler, peut-être, Valentine ?

Valentine Porcile

Oui : donc moi j'ai bénéficié d'un contrat qui est cofinancé par Nantes Université et par la Région Pays de la Loire. Et la région Pays de la Loire invite les doctorants qui bénéficient d'un tel contrat à réaliser des actions qui s'appellent des actions de CSP. Donc ce sont des actions scientifiques et techniques et ce sont des actions de médiation auprès d'un public, et souvent auprès d'un large public, qui n'est pas forcément versé dans le langage académique, ou qui ne connaît pas forcément les questions que les doctorants abordent dans leur thèse. Et il y a différentes médiations qui existent et de multiples actions possibles, qui sont donc réalisables dans la région ; et effectivement participer à des émissions de radio, des podcasts, peut tout à fait en faire partie. Donc je suis ravie de faire ça.

Le séminaire s'appelle Sea More Blue. Pourquoi ce nom a-t-il été choisi pour le séminaire, Béné ?

Béné Meillon

Oui, alors merci beaucoup de cette question et avant de répondre, je vais vous demander ce que vous entendez quand vous entendez « Sea More Blue », ou quand vous le lisez. Lucie, est-ce que tu veux commencer ?

Lucie Vejux

J'entends comme un double sens. J'entends « see » comme dans voir, le verbe voir, en anglais : « see more blue »… voir plus de bleu. Parce que l'Océan n’est pas circonscrit aux plages et aux littoraux. Pour moi, il est partout et c'est un peu ce que j'entends dans ce titre. Et puis Sea More Blue, la mer plus bleue, c'est un peu aussi l'idéal, peut-être, d'une mer, je ne sais pas … plus… qui soit plus pure, plus propre.

Béné Meillon

Bien en fait, tu as un peu tout dit. Je cherchais un nom court et évocateur pour un gros programme de recherche, qui est un programme tentaculaire, qui inclut à la fois le séminaire de recherche et d'autres projets, dont ce podcast … Il y a une thèse de doctorat, portée par Mascha Canaux, qui sera notre invitée lors d'un prochain podcast. Le congrès EASLCE, que nous avons organisé en juin 2024 à Perpignan, sur le même thème. Il y a un projet de recherche-création, plusieurs publications, tout ça sous le même chapeau « Sea More Blue ».

Et à l'origine de ce nom, en fait, je dois vous dire qu'il y a un jeu de mot qui m'avait marquée, dans une nouvelle assez dérangeante : « A Perfect Day for a Banana Fish*»*. En français, on pourrait traduire « une journée parfaite pour le poisson-banane ». C'est une nouvelle du aujourd'hui assez controversé J. D. Salinger. Et il y a ce moment où un personnage dit « see more glass » et en fait, Seymour c'est le prénom d'un des personnages, et Glass c'est son nom de famille. Et ça crée, par homonymie, une confusion. Il y a un quiproquo et on ne sait pas si elle dit « voir plus de verre » ou si elle renvoie au personnage qui s'appelle Seymour Glass. Et ça, ça m'était resté. Ça a été un petit peu à l'origine de ce qui m'est venu quand je cherchais une formule accrocheuse, poétique, un acronyme éventuellement pour le programme de recherche.

Et comme tu l'as très bien dit Lucie, c'est « Sea » à la fois la mer, on l'épelle comme la mer, S-E-A. Mais c'est aussi, bien sûr, « see » : c'est voir, qui renvoie à notre perception. Alors pourquoi bleu ? On sait bien que la mer n’est pas toujours bleue. Il y a tout un tas de discussions assez intéressantes sur la couleur de la mer, notamment chez les Grecs, où apparemment elle n'est jamais bleue. Mais on le sait, la couleur bleue, la planète bleue… le bleu est devenu la couleur emblématique de la mer ou de l'Océan, et plus généralement de l'eau, un peu comme le vert est aujourd'hui souvent associé à la nature, à l'écologie ou au monde végétal et à la bonne santé des écosystèmes terrestres. Donc, « Sea More Blue » : on a là une construction, du point de vue de l'anglais, grammaticalement un peu étrange ou déroutante, on ne sait pas trop si « Blue » hésite entre un adjectif et un nom. Si c'était un adjectif, « Sea More Blue », la mer plus bleue comme tu dis, Lucie… Eh bien en fait, les règles de formation du comparatif en anglais (vous vous rappelez peut-être les règles de grammaire apprises au collège ?) voudraient qu'on dise « bluer » pour « plus bleu », et donc Sea More Blue, c'est bizarre. En fait c'est fait exprès. C'est fait pour interpeller, et bien sûr faire réfléchir, ou suggérer ce besoin de maintenir l'Océan en bonne santé, voire de préserver aussi la qualité de l'eau que l'on boit, puisqu'on sait qu'aujourd'hui la qualité de l'eau que nous buvons laisse à désirer.

Et bien sûr, dans Sea More Blue, on peut penser à « blue » en tant que substantif, plutôt qu'un adjectif de couleur qui renvoie au bleu, et qui voudrait dire peut-être : voir plus de bleu, davantage de bleu, ou mieux percevoir la couleur bleue, ou ce que cette couleur symbolise ; soit prêter davantage attention à la part bleue du monde, à sa part océanique, aquatique qui est liée aux océans, au cycle de l'eau et plus largement à l'hydrosphère.

Alors l'intitulé court Sea More Blue, on l'a dit, qui est délibérément trouble du point de vue de la grammaire, c'est une invitation à se laisser déplacer, à changer de lunettes, à changer de prisme pour accepter que nos repères habituels et terrestres se brouillent, et voir ce qui apparaît sous l'effet d'un bleuissement, si on peut dire, de notre perspective.

Il s'agit donc de bleuir notre perception, nos représentations du vivant en se focalisant sur des milieux marins aquatiques pour mieux accompagner les transitions qui sont nécessaires à la fois au niveau de nos pratiques et de nos façons d'habiter la Terre, qui est avant tout une Terre-Mer, plus bleue, finalement, qu'elle n'est verte. On rappelle souvent cette réalité géophysique de notre monde : l'Océan recouvre environ 70 % de la surface du globe. Et donc il nous faut bien admettre, même si on se conçoit comme des animaux terrestres, des animaux humains, bien sûr, mais des animaux quand même terrestres, que finalement nous habitons une terre qui est plus bleue que verte. Alors on a beaucoup parlé de cette question centrale posée par Bruno Latour dans certains de ses derniers travaux : « où atterrir ? » ... Et je dis souvent, se pose la question suivante : en fait, c'est plutôt « comment amerrir ? » aujourd'hui…

Donc l'idée de ce projet, on le comprend dans le nom du projet, c'est d'essayer de voir combien les récits, les imaginaires et les représentations jouent un rôle dans notre capacité, notre désir à changer de paradigme, de mode de vie, pour préserver la santé de l'Océan qui, il faut quand même le rappeler, est la matrice de toute la merveilleuse toile du vivant, une toile qui est bleu-vert sur une planète que Jeremy Rifkin a proposé de rebaptiser la « planète Aqua ». On le sait bien… il y a beaucoup de travaux là-dessus… toute la vie a émergé de l'Océan au cours d'une très, très longue évolution. Notre Terre-Mer est une terre symbiotique. Je renvoie aux travaux de Lynn Margulis ; et peut- être à Rachel Carson qui, dans *The Sea Around Us* (qui a été traduit, je crois, par *La mer autour de nous*), parle de notre mère océan… En tant que biologiste scientifique, elle parle de « Mother Sea » dans son ouvrage de vulgarisation scientifique, qui nous raconte un petit peu l'histoire et la matérialité de l'océan.

Lucie Vejux

Merci beaucoup pour cette réponse ; ça donne une belle perspective, un bel aperçu du contenu du séminaire. Est-ce que tu voudrais bien nous préciser un peu plus qui sont les personnes, et quels sont les laboratoires, aussi, qui appartiennent au groupe de recherche Sea More Blue ? Et puis de manière plus générale, comment ils collaborent, et peut être aussi quels sont leurs objectifs ?

Béné Meillon

Oui, merci beaucoup. Alors je ne vais peut-être pas pouvoir citer tout le monde parce que ce serait très long, mais disons que nous sommes nombreuses et nombreux. On se retrouve autour de l'idée de travailler sur une écopoétique avec des approches à la fois pluri-, inter- et transdisciplinaires. Une écopoétique bleue donc, avec au moins une bonne vingtaine de personnes qui sont impliquées pour former le noyau dur d'une équipe basée à l'Université d'Angers. Et cette équipe est co-portée par William Pillot, qui est historien au laboratoire et à l’UMR TEMOS, et qui co-porte donc le séminaire de recherche Sea More Blue avec moi.

À l'intérieur de l'UA, on a cinq laboratoires qui se sont retrouvés pour porter ce séminaire angevin. Ces laboratoires sont le 3L.AM, qui est mon laboratoire à moi, qui regroupe essentiellement des gens engagés en littérature, en civilisation et en linguistique, à la fois anglophone, hispanophone, francophone et avec des approches de littérature comparée. Il y a ensuite le CIRPALL, qui regroupe également des personnes à peu près du même profil, notamment des personnes anglicistes et spécialistes d'études de lettres. Il y a le laboratoire, l’UMR TEMOS à laquelle est rattaché William Pilot, donc des historiens. Il y a le laboratoire ESO, qui regroupe des géographes, et le laboratoire CLIPSY, qui réunit des spécialistes de psychologie clinique. Alors avec ces cinq partenaires, nous avons monté ce séminaire, qui invite aussi… qui accueille la participation de collègues de laboratoires nantais rattachés à l'Université de Nantes, notamment l’ISOMer, un laboratoire d'écologie marine, le LEMNA, un laboratoire qui travaille sur des questions d'économie et de gestion ; le CRINI, donc le laboratoire auquel est rattachée Valentine Porcile, le CDMO, le laboratoire qui travaille sur le droit maritime et océanique, et encore d'autres laboratoires, des laboratoires qui sont disséminés dans différents endroits de la France. Je pense à l'Université Sorbonne Université, à l’Université de Pau et des Pays de l'Adour, l'Université de Nîmes, d'Orléans et l'Université de Perpignan, j'en passe. On travaille aussi avec des collègues du Canada, notamment des collègues qui travaillent déjà en partenariat avec des collègues angevins sur les questions portant sur le végétal, qu'on appelle souvent en anglais les « plant studies », ou la phytopoétique, donc, cette poétique qui s'intéresse à une poétique des plantes. Voilà donc vous aurez compris pourquoi je ne cite pas tout le monde, et je ne donne pas tous les noms.

Mais l'idée c'est vraiment de travailler ensemble à une approche inter-, voire transdisciplinaire des imaginaires des mers, des océans et de l'eau. Nous cherchons à identifier le rôle de la littérature, des mythes et des arts dans la formation de notre perception du littoral, de la mer et de l'eau. On s'intéresse aussi à des formes de représentations qui sont issues d'autres domaines comme la géographie, l'histoire, le droit, les sciences et qui viennent influencer notre perception des mers, des océans, de l'eau. Alors l'approche trans- et interdisciplinaire à laquelle nous invitons… d'une part, elle est difficile, il faut la créer. Il faut inventer des méthodologies ; il faut se mettre d'accord sur les mots que l'on emploie, le sens qu'ils ont. On ne travaille pas les mêmes corpus, on n’a pas les mêmes cadres méthodologiques et conceptuels. Donc il y a là un gros travail qui nous intéresse tout particulièrement en cette première année de lancement du séminaire. Et bien sûr, le but c'est d'essayer d'élever le niveau de conscience quant aux enjeux d'un avenir pour nous, dont on sait aujourd'hui qu'il sera bleu, qu'il sera océanique, ou qu'il ne sera pas.

Alors on se repose aussi sur l'intuition que le caractère défamiliarisant des œuvres immersives, qui nous plongent sous la surface de l'océan ou de l'eau, ou dans d'autres étendues d'eau… que ces œuvres nous permettent de nous départir en fait du concept assez problématique d'  « environnement ». C'est un concept contre lequel pas mal de penseurs et de penseuses ont écrit : Michel Serres du côté français, Jack Forbes du côté anglophone, moi-même. Bien sûr, penser « l'environnement » comme quelque chose qui serait autour de nous et dont nous serions le centre, fait partie des problèmes qu'il nous faut résoudre aujourd'hui.

Et donc une écopoétique bleue invite à un certain nombre de déplacements, et notamment un déplacement ou plusieurs déplacements conceptuels, que Mélody Jue, entre autres, appelle de ses vœux. Alors je vais reprendre un petit peu les mots de Mélody Jue : elle dit qu'il s'agit de trouver, je la cite (et dans une traduction qui est la mienne, puisqu'elle écrit en anglais), il s'agit de trouver une méthode pour « délocaliser »… Alors en anglais, elle emploie en fait le mot « dislocating », un verbe qu'on pourrait traduire par « délocaliser », mais aussi par « déloger », sinon « « disloquer ». Donc il s'agit de « trouver une méthode pour délocaliser, disloquer, une pensée qui s'est nourrie du monde terrestre, pour la plonger dans l'océan. Alors, le processus peut impliquer, écrit-elle, une immersion physique, une immersion médiée par des moyens techniques, mais aussi une immersion spéculative par le truchement de la fiction, du cinéma, des arts numériques et des arts en général ».

Alors c'est pourquoi on va explorer des histoires de rencontres entre des mondes humains et aquatiques. On va prêter attention aux stratégies qui sont imaginées par les artistes pour écopoétiser des mondes marins et pour inventer des histoires bleues. D'un point de vue narratologique, soit de la façon de raconter des récits, il convient d'analyser ces œuvres qui décentrent la perspective en mettant en scène des personnages autres qu'humains. On s'intéresse notamment à des questions de zoopoétique, par le biais d'œuvres dont les personnages principaux sont des cachalots, des baleines, des dauphins, des pieuvres, des méduses, des palourdes ou encore du plancton. On va s'intéresser aussi à ces œuvres qui vont expérimenter avec des points de vue et même des voix autres qu'humaines, à partir du moment où les personnages ne sont plus uniquement, voire plus du tout, des humains. Et on va s'intéresser à ce déplacement zoocentrique qui, paradoxalement, est permis par certaines formes de poétisation et de narration, qui demeurent certes inéluctablement anthropomorphiques, mais qui essaient quand même de faire ce trajet, et tentent de se mettre à la place de, et de percevoir le monde, les mondes marins qui plus est, du point de vue d'animaux marins.

Alors cela permet d'élargir à la fois le cercle de nos représentations, et au-delà de nos représentations, le cercle de notre compassion aussi, à des existences marines. Et de dessiner peut- être les contours de cette « éthique de la mer » que promeut l’environnementaliste Carl Safina. Il part de l'*Almanach d’un comté des Sables*, rédigé par Aldo Leopold, dans lequel il a dessiné sa fameuse « éthique de la terre ». Et il revient sur la notion d'une communauté biotique qui inclut donc, chez Leopold, la terre et toutes les espèces avec lesquelles nous cohabitons. Safina, lui, propose d'étendre cette conscience que nous avons ainsi de la valeur de nos relations et de nos interdépendances avec le monde autre qu'humain en élargissant cette conscience au-dessous de la ligne dessinée par l'Océan lorsqu'il est à marée haute, pour faire advenir une éthique de la mer.

Alors, dans le même temps, d'autres chercheur.euse.s qui travaillent avec nous au sein du séminaire Sea More Blue explorent des propositions contemporaines autochtones et des fictions spéculatives qui viennent en de nombreux points brouiller les catégories et les règnes du vivant tels que nous pensons les connaître. C'est notamment le cas de ces œuvres qui imaginent des métamorphoses, par lesquelles les personnages franchissent cette « grande barrière », pour reprendre l'expression chère à Jean Giono… cette grande barrière qui est censée séparer les humains des animaux. On va regarder par exemple des histoires de « shape shifters », ces personnages qui sont capables de se métamorphoser en humains et en non-humains ; ou encore on va s'intéresser à des personnages hybrides qui rappellent en cela les mythes très anciens : les mythes des sirènes, les mythes dans la culture celtique des *selkies*, les gorgones ou encore d'autres créatures légendaires. Et on va regarder comment ces mythes viennent troubler les standards réalistes et appellent par conséquent à des interprétations mytho-poétiques ou postcoloniales. Notamment pour les récits qui reprennent ces mythes, qui les réécrivent, qui les régénèrent : comment ces récits donc, appellent à des lectures postcoloniales, des lectures écoféministes ou encore qui relèvent des écologies queer. Et donc tout ça, ça va nous permettre de mieux appréhender des histoires liminales, des histoires d'entre-deux, des devenirs océan… qui mettent en scène des devenirs océan inter- ou trans-spécifiques.

Peut-être je vais revenir aussi sur d'autres types d'œuvres auxquelles on va s'intéresser. J'ai beaucoup parlé d'œuvres contemporaines, mais en fait, dans le séminaire, on s'intéresse aussi à des œuvres canoniques. On peut s'intéresser à leur adaptation, puisqu’on voit notamment *Moby Dick* qui ne cesse d'être adapté sous différents formats. Mais on va aussi pouvoir proposer de nouvelles lectures à l'aune d'une écopoétique bleue… on peut songer par exemple à des textes très anciens, sous la plume d'Homère, de Shakespeare, de Melville, de Hemingway, ou, du côté francophone, de Jules Michelet, de Victor Hugo ou encore de Jules Verne. On a aussi des chercheureuses qui sont impliqué.e.s dans les arts et la scène ultra contemporaine… les arts de la performance et de la scène, de la danse, du théâtre, des arts visuels et multimédias… et qui s'intéressent notamment à l'histoire des arts ou à l'histoire de la danse. Et voir un petit peu comment, aujourd'hui, il y a toute une production océanique dans ces domaines-là.

Il y a aussi une certaine partie des artistes et universitaires impliqués dans Sea More Blue, dont je suis, qui ont mis en place des démarches créatives à visée de médiation culturelle et scientifique, dans le but de faciliter le ruissellement de nos activités scientifiques dans des contextes ouverts à un plus large public.

On a aussi des spécialistes qui travaillent sur des corpus très différents, en fait, pas forcément littéraires ou artistiques, qui vont de cartes, de récits de voyage à des mythes antiques… bon, on peut dire que ça relève de la littérature. Et du côté de la littérature et des arts, on a des collègues qui travaillent sur l'écocinéma ou sur la littérature de jeunesse, sur la bande dessinée, sur le roman graphique. On a bien sûr les historiens. Je parlais de nos collègues qui sont rattachés à TEMOS, qui apportent un regard diachronique particulièrement précieux pour l'étude de l'évolution des imaginaires marins, tandis que les géographes, eux et elles, vont venir nourrir des analyses qui tirent vers la géopoétique, (là où la géographie rencontre la poétique), et notamment pour l'étude de récits de voyage qui ont largement contribué à façonner nos imaginaires marins, et notamment les représentations des paysages, du littoral. Les géographes peuvent par ailleurs éclairer les dynamiques instables qui modèlent les paysages du littoral et les paysages sous-marins qu'on a longtemps cru immuables. On a, je l'ai dit tout à l'heure, des psychologues aussi, cliniciens, qui travaillent avec nous, et des spécialistes de droit maritime qui peuvent contribuer pour leur part à l'analyse des manières dont les individus et les sociétés réagissent et s'adaptent face à un avenir qui est de plus en plus trouble, de plus en plus inquiétant, en lien par ailleurs avec la montée des eaux et en lien avec la montée de l'écoanxiété et de la solastalgie… différentes formes de mal être qui sont liées à la crise écologique.

Les écologues et les biologistes apportent quant à elles une expertise sur l'état actuel des connaissances scientifiques. Ils et elles vont nous aider à réfléchir aussi aux représentations et aux imaginaires qui dominent aussi leur propre champ de recherche. Et notamment, on va réfléchir ensemble à la façon dont les méthodologies, les biais, les présupposés scientifiques sont amenés à être interrogés, à l'aune notamment de leur expérience sensible acquise au cours de leur terrain, puisqu'on travaille avec des biologistes qui vont au contact de la mer, voire qui doivent, pour leur terrain, s'y immerger. Et ce qui nous intéresse, c'est la façon dont le terrain, le contact, peut peut-être remettre en question… venir déplacer leurs méthodologies, leurs façons de pratiquer la science et les présupposés scientifiques avec lesquels ils sont censés travailler.

J'ai parlé brièvement des études sur la jeunesse, de la littérature de jeunesse. On a à l'Université d'Angers un certain nombre de collègues qui s'intéressent à la jeunesse et on voudrait travailler, bien sûr, sur la jeunesse par le prisme des imaginaires bleus, dans une perspective éducative. Donc, on a un ensemble de spécialistes qui viennent d'horizons très variés et avec qui nous allons travailler ensemble de façon dynamique et constructive… inventer de nouvelles façons de travailler sur les imaginaires océanographiques. Et je voudrais préciser peut-être que, du point de vue de l'écopoétique, ce qu'on fait, c'est qu'on va convoquer un certain nombre de disciplines (comme toujours en écopoétique) : ici la géographie sous-marine, la biosémiotique, l'éthologie, l'écologie marine et l'étude des paysages sonores, mais aussi des paysages haptiques (donc qui passent par le toucher), des paysages olfactifs, des paysages gustatifs, qui sont spécifiques à la constitution des écosystèmes marins. Et on explore donc… En tant qu’écopoéticiennes et écopoéticiens, on explore comment les œuvres que nous étudions diffractent, prolongent, entrent en dialogue ou font écho, ou traduisent ces réalités biophysiques jusque dans la composition littéraire et artistique.

Et j'ai parlé de collègues qui sont… qui relèvent des domaines anglophones, dont je suis. On a notamment pour mission de bien vérifier que notre séminaire, au niveau des travaux qu'on va y mener, s'inscrit à la pointe des recherches qui ont été déjà engagées, pas que, mais notamment dans le monde anglophone, sur les questions bleues, les humanités bleues : les « wet studies », ces études mouillées, notamment dans le domaine des humanités et de l'écocritique. Et un de nos buts en cela, c'est aussi de permettre un meilleur dialogue transatlantique : entre les pays anglophones et la France, mais aussi entre les pays francophones autres que la France et plus largement avec les Amériques.

Parmi les objectifs qu’on s’est donnés, nous avons constitué déjà une bibliographie fouillée - je précise qu’elle vient d’ailleurs d’être mise en ligne sur notre site Hypothèses *Ecopoétique*. Cette bibliographie vise à nous aider à bâtir un socle commun de connaissances théoriques, de lectures, pour notre séminaire trans- et interdisciplinaire. Ce n'est pas forcément une bibliographie qui vise… qui peut prétendre à l'exhaustivité ; mais on a voulu aussi la partager (d’où la mise en ligne) avec toutes les personnes qui pourraient s’intéresser aux imaginaires océaniques et aux humanités bleues. Je précise qu’un fonds de documentation commun a été permis grâce à un financement obtenu par le CNRS dans le cadre d'un appel à projet « Blue SHS », qui nous a permis donc de commencer de constituer un fonds de documentation partagé et qui va nous permettre, bien sûr, de façon vraiment essentielle, de consolider ensemble notre cadre théorique et conceptuel, trans- et interdisciplinaire, donc à la croisée des disciplines.

Valentine Porcile

Nous avons évoqué au début de cet entretien les humanités bleues, et donc je me demandais si tu pouvais revenir sur ce terme et peut être nous expliquer aussi plus avant qui sont celles et ceux qui, « bleuissent » ce champ qu'on a très longtemps connu sous la couleur du « vert » ? Et donc quels types de discours et critiques ces chercheur.euse.s mobilisent-iels ?

Béné Meillon

Oui, merci beaucoup pour cette question.

Donc, tout comme il y a d'autres couleurs que le vert, quand on pense à ce qu'on se représente comme appartenant à la « nature », il y a bien sûr d'autres couleurs que le bleu pour parler de l'Océan. Mais bon, on l'a dit tout à l'heure, c'est une façon un petit peu pratique d'encapsuler, comme on dit en anglais, toutes les questions qui renvoient à l'eau ou à l'Océan.

Alors il faut se rappeler que déjà, au cœur de l'écocritique, il y a quand même une volonté d'étudier des textes où la nature autre qu'humaine est plus qu'un simple décor, plus qu'un simple environnement, qu'un simple arrière-plan pour des péripéties humaines. Ce qu’il y a, c'est que, cela a été révélé, l'écocritique pendant longtemps, s’est beaucoup, comme les humanités en général, préoccupée de problématiques terrestres vues de notre perspective d'humains habitant des écosystèmes terrestres. Ce bleuissement des humanités, avant d'en venir au bleuissement de l'écocritique… on a vu en fait, avec le tournant du siècle, depuis surtout ces dix dernières années, l'avènement des humanités bleues. Comme tu l'as dit Valentine, avant de parler beaucoup des humanités « vertes », on parle parfois « d'humanités environnementales », pour les humanités vertes. Moi j'aime bien parler plutôt d'humanités écologiques. Puisque je trouve que parler d'humanités « environnementales », c'est encore une fois peut être prolonger de façon insidieuse, en fait, des perspectives anthropocentriques. Alors je pense que quand on parle d'humanités écologiques, c'est peut-être plus clair, en fait, ce dont on essaie de parler.

Et donc l'avènement des « humanités bleues » a eu lieu sous l'influence de travaux signés par, on peut dire… les pionniers… un petit peu… de ces humanités « bleues », et les pionnières. On peut penser à Steve Mentz, et puis d'autres chercheur.euse.s très importantes… à Stacy Alaimo… ; on peut penser à Dan Brayton du côté de l'écocritique, à Cecilia Chen, à Dorothy Christian… on peut penser à Margaret Cohen (peut être que j'y reviendrai un petit peu tout à l'heure), à Elizabeth DeLoughrey, à Sidney Dobrin, qui a quand même écrit le premier ouvrage dédié à une écocritique bleue, *Blue Ecocriticism*. On peut penser à Søren Frank, à Melody Jue, Astrida Neimanis, Jeremy Rifkin, Rita Wong, et ainsi de suite. Bon je ne vais pas en faire une liste très exhaustive. Là… j'ai fait une petite incantation quand même, pour rappeler un petit peu certains et certaines des chercheuses vraiment très importantes pour l'essor de ce domaine de recherche.

On voit bien en fait, quand même… dans les humanités bleues, ce à quoi peut inviter un « bleuissement » d'un champ de recherche qui, comme tu l'as dit Valentine, jusque-là, était dominé par la couleur verte, qui renvoie par métonymie au monde terrestre des forêts et du végétal. Les humanités bleues, pour être… pour faire court… appellent à délaisser nos paradigmes anthropocentriques et terrestres pour étudier la part bleue du monde qui échappe majoritairement à l'expérience humaine et constitue néanmoins l'essentiel de notre planète et de la vie dont nous dépendons, même en tant qu’animaux humains terrestres. Alors pour commencer, il y a en l'an 2000 Nicolas Horden et Peregrine Purcell qui consacrent un ouvrage à une nouvelle histoire des humains en Méditerranée, qu'ils ont appelée *The Corrupting Sea*, donc la mer corruptrice, *A Study of Mediterranean History*, une étude de l'histoire de la Méditerranée. Et ils appellent de leurs vœux une « nouvelle thalassologie », « a new thalassology ». Ensuite, dans *At the Bottom of Shakespeare’s Ocean*, soit tout au fond de l'océan de Shakespeare, publié en 2009 par Steve Mentz. Et tous ces travaux n'ont pas encore été traduits ; et je pense que là, c'est le moment aussi de dire qu'il y a vraiment un gros travail à faire pour nous autres, les francophones anglicistes, de traduction, et un travail de passeur et de passeuses. Donc, *At the Bottom of Shakespeare’s Ocean*, publié en 2009 par Steve Mentz, invoque cette nouvelle thalassologie, et il dit qu'il s'agit, je le cite, « de réécrire l'histoire culturelle de la mer ». Alors Mentz a notamment mis en exergue la nécessité pour les humanités bleues d’entremêler au moins trois types de discours critiques. Et ça, c'est vraiment fondamental quand on parle des humanités et d’écocritique bleues. Donc lui, il dit que quand on fait des humanités bleues, il faut entremêler les études qui portent sur la globalisation, puisque l'océan est planétaire. Il faut associer à cela les études postcoloniales, puisque les études postcoloniales sont intimement liées à l'histoire de la navigation et de l'Océan ; et il faut y entremêler encore les études… alors il dit « environnementales », moi, je préfère dire les études « écologiques », auxquelles il ajoutera plus tard l'écocritique et l'histoire des sciences et l'histoire de la technologie. Donc on voit que les humanités environnementales, les humanités écologiques et les humanités bleues en soi, ce sont déjà des champs profondément inter- et transdisciplinaires.

Alors concernant la démarche écocritique qui, il faut le rappeler, repose dès le départ sur la volonté de désanthropocentrer notre regard, Mentz encourage un nouveau décentrement opéré par un éloignement de nos rivages. Il dit, je le traduis ici en français, qu'il nous faut « trouver une façon de s'intéresser à la culture littéraire terrestre, mais vue du large, comme si nous étions capables de nous aligner sur l'élément eau ».

Lucie Vejux

Et dans ce champ des humanités bleues, justement, il y a une notion peut-être qui interpelle un petit peu, et puis je trouve, qui peut susciter pas mal de questionnements : c'est la notion d’ « hydrophasie » ; et je voudrais savoir si tu pouvais peut-être nous donner ta perspective sur cette question de pourquoi la mer, finalement, est souvent oubliée dans nos préoccupations humaines.

Béné Meillon

Oui. Alors le concept d'hydrophasie, c'est un concept très intéressant. C'est bien sûr un néologisme ; si on réfléchit un peu, de façon étymologique, au sens que ce mot pourrait avoir, on va dire que c'est une sorte de syndrome, ou de trouble, qui nous rend aveugles à la mer. Alors, le terme apparaît sous la plume de Margaret Cohen, dont j'ai parlé brièvement tout à l'heure. C'est une enseignante-chercheuse en littérature à l'Université de Yale, aux États-Unis ; et dans un article paru en 2010, elle déplorait déjà le peu d'études littéraires consacrées aux récits de voyages maritimes, alors qu'il y en a beaucoup, des récits de voyages maritimes. Et l'ampleur de cette lacune est telle, selon elle, qu'elle a proposé la notion d' « hydrophasie » pour désigner la tendance prépondérante du XXᵉ siècle, notamment, à oublier la mer dans le faisceau de nos préoccupations. Alors, comme l'ont déjà mis en évidence d'autres critiques, dont Margaret Cohen, la littérature nautique trahit souvent combien l'Océan, en fait, au départ, a surtout fait figure de nouvelle frontière pour la modernité, et à quel point son exploration s'est souvent faite au nom de l'ancienne idée d'un exceptionnalisme humain. Margaret Cohen souligne par le concept oxymoronique « terraqueous », en anglais, la dimension « terraquée » du globe, notamment dans l’expansion des civilisations européennes, la colonisation et la modernité capitaliste, qui auraient été impossibles sans l'Océan, et qui sont aujourd'hui répandues à travers le monde.

Alors, dans le sillage des travaux de Steve Mentz et de Margaret Cohen, on a vu paraître quelques monographies et des anthologies qui visent à redresser la barre et à mettre le cap de la littérature sur les rivages, mais aussi sur le grand large. C'est en ça que je citais tout à l'heure Dan Brayton, Eric Paul Roorda, dans son *Ocean Reader*, et Søren Frank. Donc là, on est sur des ouvrages qui ont paru entre 2012 et 2022. On voit que c'est vraiment sur la dernière décennie. Dans le même registre, et en relisant Shakespeare dans une perspective écocritique, Dan Brayton, a repris à son compte et adapté une formule assez célèbre qu'on doit à Richard Louv, concernant le « trouble de déficit de nature », dont nous souffrons aujourd'hui dans notre rapport au vivant. En adaptant cette expression et cette notion de trouble de déficit de nature, Brayton a mis en évidence que les spécialistes de littérature souffrent d'un « trouble de déficit océanique ». Donc il s'agit d'un trouble de notre attention, ou d'un déficit de notre attention, aux questions océaniques et maritimes.

Dans la première étude consacrée à une écocrotique bleue, *Blue Ecocriticism*, Sidney Dobrin relance donc cet appel à développer ce que d'autres ont nommé d'abord les « humanités maritimes », ou les « wet studies », la « nouvelle thalassologie », les « études culturelles bleues », ou encore les « études littéraires océaniques ». Sidney Dobrin démontre comment, depuis l'influente éthique de la terre qu'on doit à Aldo Leopold, dont je parlais tout à l'heure, on a vu aussi des études portant sur « le projet moral et politique vert » dont parle Greg Garrard lorsqu'il écrit sur l'écocritique. Et on a vu encore Timothy Morton parler d'une écologie reliée à la terre. Et on voit bien que toutes ces propositions théoriques en fait, qui relèvent de l'écocritique, traduisent globalement, là je cite Sidney Dobrin, « une adhésion culturelle au terrestre comme moteur de l'idéologie environnementale ». Et bien sûr, c'est problématique étant donné l'importance de l'Océan pour l'avenir de la planète, et pour l'origine même de la vie sur Terre. Donc Sidney Dobrin, lui, étudie… dans son étude, ça donne lieu à des pages vraiment intéressantes et stimulantes. Il étudie le langage qui domine en écocritique est comment celui-ci vient trahir un biais implicite enraciné dans la terre. Il veut pour preuve aussi de notre cécité académique aux questions océaniques le résultat d'une recension qu'il a menée de la revue *ISLE*, la revue états-unienne dédiée à l'écocritique, vraiment fondamentale pour notre champ de recherche. Et lui a étudié tous les numéros parus dans *ISLE* de l'année 2010 à 2020. Et il a démontré que seulement 2 % des articles de *ISLE* à cette époque traitent de l'océan.

De plus, selon Dobrin, une large part des études qui portent sur la littérature nautique repose en réalité encore sur des textes qui sont finalement très anthropocentriques, où il est souvent question de conquête, où il est question d'affrontements héroïques entre l'Homme (avec son grand H, entre autres) et l'Océan. Il y est question de maîtrise. Il y est question d'exploration par d'intrépides marins, et, in fine, il y est question d’exploitation des ressources océaniques. Alors, en réaction à tout cela, l'écocritique bleue promulguée par Sidney Dobrin vise à… je le cite ici… à « élargir la perspective écocritique pour attirer l'attention de façon plus inclusive sur les questions océaniques, étant donné, d'une part, écrit-il, l'immense corpus de représentations textuelles de l'Océan qui contribuent aux imaginaires culturels et, d'autre part, le rôle vital de l'Océan au niveau des écologies du globe. »

Alors je voudrais quand même revenir… parce-que c'est vrai que Sidney Dobrin parle et cite le langage écocritique très centré sur la terre… je voudrais quand même rendre justice aux travaux de Cheryll Glotfelty, pionnière de l'écocritique, et qui parlait déjà dans son introduction à l'écocritique, je la cite, d'une « écocritique qui englobe l'écosphère entière dans sa conception du monde. » Et donc, bien sûr, quand on parle de l'écosphère, on parle aussi de l'hydrosphère et de l'Océan : toutes les étendues, les masses d'eau impliquées dans l'hydrosphère. Donc, on comprend bien ici… on va chercher à développer davantage un nouveau courant d'études qui explore des textes qui s'appuient sur la biodiversité marine, sur les paysages sous-marins et côtiers, qui vont peut-être explorer le réchauffement des océans et la montée des eaux, l'acidification et la dégradation des habitats sous-marins, la surexploitation des ressources, la pollution des océans (une pollution qui est bien sur chimique, mais qui est aussi sonore), les interactions entre des espèces endémiques et proliférantes dans les milieux marins, ou encore les mouvements migratoires à travers les mers.

Valentine Porcile

Merci beaucoup Béné, pour toutes ces explications. Donc pour continuer avec une question qui tente d'apporter des éclairages sur des concepts que tu peux mobiliser, il y a des chercheurs et chercheuses comme Astrida Neimanis, qui a écrit *Bodies of Water*, « Corps d’eau », qui met en lumière le trouble que l'eau jette dans les catégories. Et elle pose donc le concept d'« hydrocommuns ». Peux-tu nous expliquer ce qu'elle entend par ce terme, et quels changements de paradigme ce terme peut induire ?

Béné Meillon

Oui, merci beaucoup Valentine.

Bon, on entend bien quand même dans « hydro », que ce sont des questions liées à l'eau, et qu'elle met cela en relation à la question des communs. Et bien sûr, c'est vraiment une question fondamentale ici. Alors en fait, Astrida Neimanis s'appuie et s'inspire aussi des travaux de Stacy Alaimo. Stacy Alaimo, on lui doit le concept de « transcorporéalité », bon… qui est un concept assez simple, dans un sens… où elle étudie en fait tous les échanges d'un corps à l'autre… ou entre les corps, des corps humains, et ce qu'on a longtemps conceptualisé comme étant justement notre « environnement ». Ça remet complètement en question cette notion même d'un environnement, et d'une nature autre qu'humaine, qui serait *autour* de nous, puisque nous sommes complètement imprégnés par des particules et des composants qui nous viennent du milieu que nous habitons, et donc avec lesquels nous sommes dans des échanges permanents. Nous sommes très poreux. Donc voilà, ce phénomène de transcorporéalité de Stacy Alaimo déjà, nous amène un petit peu dans une conception posthumaniste, au-delà de l'humain, puisqu'on ne peut plus vraiment penser l'humain comme étant une entité singulière, séparée du reste du monde. Nous sommes des communautés biotiques, faites entre autres de bactéries et intriquées, enchevêtrées, dans des communautés non humaines. Et voilà, nous sommes aussi impliqués… enfin nos devenirs dépendent d'échanges permanents, transcorporéels, ou transcorporels, avec le monde que l'on a tendance à penser comme étant *autour* de nous, mais qui finalement nous traverse à chaque instant, ne serait-ce que parce que nous sommes obligés de respirer, de boire de l'eau, et d'ingérer des aliments pour notre survie. Et puis bien sûr, parce que nous passons notre temps à être au contact de virus. La pandémie, la crise du Covid, nous a bien rappelé ça.

Voilà, je vais revenir maintenant à Astrida Neimanis, et sa proposition dans *Bodies of Water*. Alors c'est intéressant cette traduction de « *bodies of water* », puisqu'en anglais le terme « body », c'est à la fois le corps, le corps humain, mais ce sont aussi les étendues d'eau, les masses d'eau. Et donc, quand elle parle de « *bodies of water* » au pluriel, elle vient déjà nous titiller à l'endroit où nos corps, finalement, sont reliés à d'autres corps faits d’eau, d'autres masses et d'autres étendues d'eau. Elle déconstruit ainsi, avec ce *bodies of water*, principalement la notion de corps, qui chez nous renvoie principalement au corps humain…. elle vient déconstruire cette idée-là. Elle démontre bien comment nos relations aquatiques existent à l'intérieur de… ou par ses relations aquatiques. Nous existons… nos corps humains existent à l'intérieur de, ou plutôt en tant que parties intégrantes de ce qu'elle appelle donc des « hydrocommuns ». Et ces hydrocommuns sont des hydrocommuns plus qu'humains. Et ça vient bien sûr mettre à mal, bouleverser l'anthropocentrisme prévalent dans la modernité, et la mise en avant privilégiée de l'humain comme unique ou premier lieu d'incarnation. Alors si on suit un peu la pensée complexe, écoféministe, d’Astrida Neimanis, on voit comment elle nous amène à penser-sentir avec l'eau et avec cette notion d'hydrocommuns. Et en définitive, penser-sentir avec cette notion, c'est prendre acte de nos existences incarnées qui sont toujours, nécessairement, plus qu'humaines.

Donc c'est pour ça que je parlais de posthumanisme, puisque entremêlées de toutes parts, et sous des formes différentes et mouvantes, dans des substances autres qu'humaines, elles-mêmes affectées par nos activités anthropiques. Alors penser-sentir avec les hydrocommuns, ça nous oblige d'une part à reconnaître l'impermanence et la labilité des êtres et de la matière, puisque l'eau, notamment de par ses changements constants d'états (de solide, liquide, à gazeux), est un élément particulièrement labile. Et en même temps, ça nous amène à prendre acte de nos profondes interconnexions. Ça nous amène à adopter des logiques de flux, des logiques de métamorphoses et des logiques de devenir. Donc on voit comment ça vient un petit peu bouleverser là où la Modernité s'est quand même érigée sur des concepts de fixité, de stabilité, de solidité. On a tendance à penser le corps humain comme relevant du solide, alors que, quand même, nous sommes faits essentiellement d'eau. Voilà, on voit comment ça vient bousculer donc tout un tas de concepts qui prédominent souvent dans notre façon de nous penser, de penser le monde.

Et bien sûr, la notion d'hydrocommuns interdit de fermer les yeux sur notre responsabilité écologique, et sur les répercussions de nos modes de vie ou de nos modes de production, et de nos modes de consommation, sur le reste de la planète. A commencer par ces hydrocommuns, par l'Océan et même jusqu'au grand cycle de l'eau. Dans un même ordre d'idée, je reviens à Stacy Alaimo, dans un ouvrage qui s'appelle *Exposed*, elle souligne l'interconnexion qui relie entre elles toutes les masses d'eau, tous ces « bodies of water », les cours d'eau et nos corps aqueux. Et elle révèle comment ces interconnexions nous permettent d'appréhender ce qu'elle appelle des « réseaux de nuisances planétaires », ou « global networks of harm ».

Donc on voit bien qu'ici, il y a aussi des implications d'un point de vue géopolitique, puisque sentir-penser avec les hydrocommuns et de façon plus bleue, c'est se préoccuper aussi des injustices environnementales… Et pour reprendre le terme proposé en premier lieu par Rob Nixon, s’intéresser à la « violence lente » : cette violence insidieuse qui ne se voit pas d'un coup, qui est souvent liée à une pollution des écosystèmes et des milieux que nous habitons. Et cette violence lente, ça a été démontré, dont souffrent d'abord, en premier, les plus vulnérables, qu'ils soient humains ou non-humains, qui pâtissent en premier des ravages de nos écosystèmes, ravages qui sont induits par des modes de vie inadaptés, et des modes de vie inadaptés qui sont en premier lieu ceux des plus riches et des plus puissants. Donc on voit que cette notion d'hydrocommuns, c'est quand même une notion très importante d'un point de vue géopolitique.

Et enfin, bleuir l'écocritique et penser avec des hydrocommuns, c'est aussi se tourner vers des cultures qui ont longtemps été oubliées, marginalisées dans les récits, les savoirs et les pratiques océaniques, notamment. On peut parler de tous ces peuples qui ont longtemps habité des îles, les peuples des Caraïbes, mais aussi tous les peuples du Pacifique. Et puis bien d’autres. Ces peuples océaniques, donc, qui possèdent en fait des savoirs, des pratiques et des récits qui constituent à la fois une biodiversité culturelle qu'il est important de préserver, au même titre que la biodiversité « naturelle », si l'on peut dire, dont on a l'habitude de parler et de se soucier. Et aussi parce que cette biodiversité culturelle, elle est susceptible de nous aider à sentir et voir de façon plus bleue, et à pallier certaines de nos propres lacunes, en tant qu’héritiers de la Modernité occidentale.

Lucie Vejux

Donc, avec cette idée d’hydrocommuns, tu nous as parlé du fait que l'eau est partout et que c'est un élément qu’on partage. Et justement, on partage aussi le fait que cet élément est mis en danger. Est-ce que tu pourrais un peu nous résumer quels sont les enjeux les plus importants du changement climatique, concernant les mers et les océans ?

Béné Meillon

Oui, alors merci beaucoup pour cette question.

Je précise d'ailleurs que ça fait partie d'un gros programme prioritaire de recherche lancé par l’ANR, l'Agence Nationale de la Recherche en France et le CNRS, entre autres, avec tout un tas de laboratoires. Donc un PPR, pour « Programme Prioritaire de Recherche », qui s'appelle « Océan et Climat », parce que précisément, toutes les études scientifiques montrent depuis bien longtemps que ce qu'on a longtemps appelé une crise climatique est étroitement lié à et affecte la santé de l'Océan.

Il faut rappeler peut-être que l'Océan recouvre presque 71 % de la surface de la planète. On voit qu'en terme de surface, c'est vraiment énorme. On voit bien, quand on voit la petite bille vue de loin, à quel point elle est davantage bleue. Mais c'est surtout quand on s'intéresse à la profondeur… c'est à dire que, en moyenne, la profondeur de l'Océan est de 3700 mètres, et en cela, l'Océan offre en réalité 99 % du volume offert à la vie sur la planète Terre. On comprend pourquoi Jeremy Rifkin propose de renommer la planète Terre, la planète « Aqua ».

Alors l'Océan nous permet de respirer. On a longtemps parlé des forêts. Mais là aussi c’était très vert, très anthropocentrique, et très terrestre finalement, comme façon de penser le poumon de la planète. Parce qu'en réalité, c'est surtout l'Océan qui nous permet de respirer, étant donné que le phytoplancton, donc ces formes de vie microscopiques et donc végétales, qui sont abritées par l'Océan, produisent… le phytoplancton produit plus de la moitié de l'oxygène de la planète. Et en outre, l'Océan… et d'ailleurs c'est lié à la production d'oxygène et au phytoplancton… est le plus grand séquestrateur de carbone de la planète. Et donc l’Océan séquestre tout ce carbone, dont on sait qu'il est extrêmement polluant et qu’il joue un rôle essentiel dans le réchauffement climatique, notamment. Et ce carbone qui est produit en premier lieu par toutes nos activités anthropiques.

Donc en fait, l’Océan, c'est notre allié : à la fois il nous permet de respirer, et à la fois il nettoie, il recycle, et il séquestre une grande partie du carbone qu'on produit. Alors les enjeux du changement climatique sont vraiment indissolubles des menaces qui pèsent sur les littoraux et les écosystèmes marins. Et de façons multiples. Ce que les scientifiques ont démontré, c'est que le réchauffement du globe, on le comprend de façon assez évidente, participe de la fonte des glaces et donc de la montée des eaux. Il y a des endroits dans le monde où des lieux de vie, des îles, sont déjà en train de disparaître sous le niveau de la mer… Ensuite, le réchauffement climatique induit un réchauffement de l'Océan, un réchauffement qui s'accompagne d'une acidification de l'Océan et les taux de Ph évoluent de façon assez dangereuse. Ce réchauffement et cette acidification de l'Océan vient bouleverser la circulation thermohaline. La circulation thermohaline, c'est la circulation de courants marins qui ont des températures différentes et qui circulent de façon différente en fonction de leur température et en fonction de leur salinité, du taux de sel, dans les eaux. Alors qui dit fonte des glaces dit aussi fonte d'eaux, qui ne sont pas des eaux salées. Donc on voit comment on vient perturber, bousculer des cycles et des courants d'eaux plus ou moins chaudes, d'eaux plus ou moins salées.

Et bien sûr, tout ça, ça vient bouleverser l'Océan, mais de la même façon, mettre en danger de nombreuses espèces qui dépendent de certains équilibres dans leur milieu de vie. Alors on peut penser par exemple à l'acidification des océans, qui ralentit la croissance et endommage ou tend à dissoudre les coquilles et les exosquelettes des crustacés, et endommage leurs capacités sensorielles. On peut aussi citer, parmi les nombreux impacts du réchauffement climatique sur l'Océan, les nombreuses espèces qui peinent aujourd'hui pour leur survie en étant confrontées à des conditions de vie dégradées, dans des habitats déséquilibrés. On en a parlé tout à l'heure de la pollution sonore, très brièvement… mais bien sûr, la pollution plastique, toutes les formes de vie marine qui s'empoisonnent puisqu'elles ingèrent des plastiques de tailles différentes. On assiste à l'effondrement de populations halieutiques, les populations de poissons, qui sont dues à la fois à la pollution, et qui sont dues aussi à la surpêche et à tous les changements globaux qui affectent la santé de l'Océan. Et on assiste au blanchissement des récifs coralliens qui sont quand même très, très riches en biodiversité, et essentiels pour la santé de l'Océan. Et on voit bien en fait que tous ces problèmes sont interconnectés, et on constate le risque d'extinction d'un nombre grandissant d'espèces marines, qui vivent dans des zones océaniques… je sais pas… l’ours polaire, par exemple, on n'y pense pas souvent comme étant une espèce marine. Et bien sûr, il fait partie de toute cette mégafaune charismatique, emblématique, qu'on essaye de mobiliser pour sensibiliser aux dangers qui pèsent sur la planète, et comment notre maltraitance de notre Terre-Mer met en péril de façon assez catastrophique, tragique, la survie de nombreuses espèces.

Valentine Porcile

Merci beaucoup Béné, pour tout ça. Donc il paraît effectivement vraiment impératif que nos regards se portent vers l'Océan, et nos considérations vers tous ces peuples marins. Concernant ces sujets, j'en reviens au logo Sea More Blue, qui comporte notamment les tentacules d'une pieuvre. Est-ce que tu pourrais nous parler de ton rapport à cet animal marin, et pourquoi il en est venu à être un sujet d'étude ?

Béné Meillon

Oui, alors merci beaucoup. J'en profite pour remercier le service de communication scientifique de l'Université d'Angers qui a été d'un grand appui pour la réalisation au niveau graphique de ce logo Sea More Blue.

Et, bien vu, les tentacules de la pieuvre, qui sont un petit peu comme des tentacules, un petit peu comme des cils. Pour moi, la pieuvre est un animal important. J'en ai fait un petit peu une sorte d'animal totem, et notamment parce que c'est un animal qui vient souvent à ma rencontre sous différentes formes, à la fois sous l'eau, quand je suis à l'exploration, et puis dans mes rêves. Et en fait, j'ai une fois eu l'occasion de parler d’un de mes rêves à Linda Hogan (une autrice Chickasaw sur laquelle j'ai travaillé)…qui est Chickasaw, donc issue d'un peuple premier, et qui m'a proposé une interprétation originale en fait de mon rêve… et notamment qui m'a dit, puisque c'est un petit peu comme ça qu'on voit les choses dans l'ontologie qui est la sienne… dans la vision du monde qui est la sienne… elle m'a dit : mais en fait, quand tu rêves de pieuvre, c'est que la pieuvre vient à ta rencontre parce qu'elle a des choses à te dire, et il faut que tu en fasses quelque chose. Donc voilà, je ne vais pas plus m'attarder là-dessus, mais j'ai tenu à impliquer cet animal dans la conception graphique de notre logo. Alors au départ, on a une pupille, donc on a un œil dans ce logo. C'est un œil dont la pupille est une planète bleue. C'est une façon de remettre la planète bleue au centre de l'œil. Et bien sûr, cet œil fonctionne sur un plan symbolique, comme une métonymie de notre regard, regard qui est lui-même une métaphore de nos représentations et de notre conscience. Et comme tu le disais Valentine, cet œil, il est doté de cils en forme de tentacules. Et cet œil, il invite en cela à déciller les yeux, pour les ouvrir enfin sur la part essentielle du monde, la part bleue du monde. Et il vient remettre en question les notions même d'une planète Terre, la notion que nous avons de nos « territoires maritimes ». On voit bien qu'il y a un petit problème là…. Bon, il y a Camille Parrain qui parle de « merritoires », hein, plutôt que de « territoires maritimes ».

Et donc cet œil animalisé, dans notre logo, nous intime de sentir-penser avec l'Océan, à la manière d'une pieuvre. Et à la manière d’une pieuvre, ça veut dire quoi ? Ça veut dire d'abord de façon synesthésique, en prenant en compte toutes les dimensions sensibles, et pas seulement les dimensions visuelles des mondes aquatiques, y compris celles qui nous échappent, mais qui s'offrent aux animaux et aux plantes qui les peuplent. C'est bien sûr une invitation à s'intéresser aux reliefs sensibles de l'Océan, plus encore que le relief sensible de la terre, qui s'offre à lire bien autrement que par ses simples paysages visuels, et notamment pour nous qui sommes plus ou moins aveugles sous l'eau, au-delà d'une certaine profondeur, et à partir du moment où l'eau est trouble. Alors on va chercher à prendre en compte… c'est une invitation à prendre en compte les alliages sonores, haptiques, olfactifs et gustatifs qui s'entremêlent dans l'étoffe sensible des mondes sous-marins, et qui viennent fréquemment s'entrelacer aussi dans certaines dimensions des récits et des œuvres qui sont composés *avec* l'Océan.

Donc il a quelque chose d'hybride, notre logo, quelque chose de *queer*, même, on pourrait dire… d'étrange. Il est à la fois humain, il est à la fois animal. Il y a un collègue mathématicien qui a même qualifié le logo de « monstrueux », à juste titre, en cela qu'il évoque en outre et à escient, des histoires de métamorphoses, de chimères dont je parlais un petit peu tout à l'heure. Histoires de métamorphoses et de chimères qui pullulent depuis la nuit des temps, à la fois dans les mythologies à travers le monde, et qui connaissent un renouveau aujourd'hui dans la fiction spéculative océanique, qui sont souvent des fictions *queer*, qui vient troubler un petit peu toutes nos catégories et nos certitudes… des fictions écoféministes et où des fictions postcoloniales.

Donc on voit que ce logo, il est un peu comme le titre de notre séminaire, Sea More Blue : il est polysémique. Il est aussi perspectiviste, il nous invite à adopter d'autres perspectives, par exemple celle d'une pieuvre. Et puis, par une sorte d’anamorphose, on peut y voir le devenir océanique de l'humanité. On peut y voir une planète Méduse, puisque les cils sont aussi rattachés à la planète, et on pourrait penser ici à Méduse, bien sûr, avec ses tentacules. Donc voilà, c'était aussi l'idée de proposer une planète Méduse, qui a été violentée. On se rappelle quand même de l'histoire de Méduse, dans la mythologie, une planète-Méduse… qui est sensible, et qu’il serait temps peut-être de cesser de maltraiter.

Et on voit aussi dans ce logo la montée des eaux qui, à l'intérieur de l'œil, peut évoquer des larmes… en fait, la montée des larmes, les larmes que la montée des eaux fait couler. Et bien sûr, évoquer, de façon un petit peu plus oblique, la montée de l'écoanxiété, de la solastalgie, de tout notre mal-être… de la tristesse aussi, qu'on peut éprouver, bien sûr, à voir des paysages qu'on ne reconnaît plus. Toutes ces montées qui nous pressent elles aussi, en fait, d'ouvrir instamment les yeux sur notre interdépendance vitale avec l'Océan.

Lucie Vejux

Merci pour ces précisions. Et pour revenir sur le sujet du séminaire, qui est donc un séminaire qui porte sur les représentations et les imaginaires des mers et des océans : pourquoi avoir mis ces termes « représentations » et « imaginaires » au pluriel, alors que si je t’ai bien suivie, depuis le début de ce podcast, ce que tu nous dis, c'est que l'objectif du séminaire, c'est de porter la vision d'un grand Océan planétaire qui soit un et interconnecté ?

Béné Meillon

Eh bien oui, alors ça c'est vraiment une excellente question, et merci de la poser !

Alors du point de vue scientifique, c'est très clair : on ne va pas parler de mers au pluriel et d'océans au pluriel. Les scientifiques nous encouragent, pour des raisons qu'on comprend très bien, à parler et à étudier le grand Océan planétaire, interconnecté ; puisqu’il n'y a pas une rivière, il n'y a pas une pluie, il n'y a pas une goutte d'eau qui quelque part ne soit pas à un moment ou un autre, prise dans le grand cycle de l'eau… et avec tous les changements d'état qui sont spécifiques à l'eau, en fait, qui ne soit pas partie prenante de ce grand Océan planétaire interconnecté. Alors pourquoi dans ce séminaire, sachant cela, le sous-titre de Sea More Blue, c’est : « études inter- et transdisciplinaires des imaginaires *des* mers et *des* océans » ? Tout simplement… c'est vraiment pour insister sur le fait que, d'une part, une fois qu'on a dit, bon, il y a quand même un océan planétaire interconnecté, on sait bien aussi que quand on est à la Mer Méditerranée, ce n'est pas le même endroit, de plein de façons différentes, que quand on est par exemple à l'Océan Atlantique. Et parfois, ceux qui sont au bord de l'océan vont insister pour dire qu’ici, c'est l'océan, c'est pas la mer. Les comportements, les marées, les vagues sont différentes, les écosystèmes sont différents. Et c'est une façon d'une part, d'insister sur le fait que … il y a des écosystèmes marins très différents. Que ces écosystèmes marins, s'ils sont en effet reliés au grand Océan planétaire et au cycle de l'eau, de l'hydrosphère, ils sont néanmoins pris dans des existences et des spécificités locales, qui vont à la fois se manifester de façon… au niveau du climat… la Méditerranée n'a pas grand-chose à voir d'un point de vue du climat… (bon de plus en plus, mais quand même)… Il y a beaucoup de différences entre le climat et la mer en Méditerranée, et puis la mer et le climat en Bretagne par exemple. C'est la faune, c'est la flore, etc. qui va en être impactée. Et ces mers et ces océans, il en a émergé des imaginaires, des récits, des productions littéraires et artistiques, qui sont ancrés dans des écosystèmes de façon très locale.

Donc en fait, c'est aussi une façon d'aborder l'Océan, certes d'un point de vue scientifique, comme un grand tout planétaire, interconnecté, mais qui dépend en ce qu’il est de nos pratiques, de nos façons de l'appréhender, de relationner avec lui, de le concevoir, de vivre, de l'exploiter… qui dépend de perceptions, d'imaginaires et de représentations qui sont spécifiques à des lieux, qui sont influencés par des cultures qui ne sont pas toujours des cultures globales et planétaires. Donc voilà, l'idée, c'était un petit peu d'insister et de mettre en relief le caractère singulier, spécifique, d'imaginaires, de représentations et de productions littéraires et artistiques, ancrés dans des écosystèmes et des cultures locales qui peuvent être extrêmement variés.

Valentine Porcile

Merci beaucoup Béné ! Merci pour ce tour d'horizon qui nous donne mieux à voir et à entendre tout ce dont il sera question dans ce podcast. Une dernière question qui sera, encore une fois, assez personnelle et liée à ton travail. Tu travailles actuellement sur un projet de recherche-création qui consiste à danser avec l'0céan, en mer Méditerranée, dans l'Atlantique et le Pacifique. Est-ce que tu pourrais nous en parler s'il te plaît ? En quelques mots.

Béné Meillon

Alors le risque, c'est que cet épisode pilote dure encore une demi-heure ! Donc je vais essayer de faire très court. Je vais préciser que ça fera l'objet, à terme, d'une exposition multimédia et d'une conférence à part entière, où on aura l'occasion de présenter ce projet de façon plus ample. Pour faire très court, il s'agit de mobiliser la photographie, l'écriture et la danse pour danser avec l'océan… renoncer à une maîtrise, notamment de la danse, pour aller voir ce qui se passe, si on crée … c’est un petit peu une pratique de danse-contact avec l'Océan.

Et je vais juste préciser que c'est un travail qui n'est pas individuel, mais que je travaille avec un collectif, qui implique des personnes danseuses et non danseuses, qui implique des personnes scientifiques, spécialistes des questions océaniques, et des personnes non spécialistes des questions océaniques, et qu'il s'agit vraiment d'aller travailler ensemble, investir d'abord nos imaginaires individuels et partagés de l'Océan, et après d'aller au corps à corps avec lui, et de voir comment, de ce corps à corps, peut naître une danse qui aura été cocréée avec l'Océan, et qui peut-être nous servira à la sensibilisation d'un plus large public, et à des activités à visée de médiation scientifique et culturelle, en lien avec une écopoétique bleue.

Voilà. Merci beaucoup. Donc, je crois qu'on va clore cet épisode pour aujourd'hui. Merci beaucoup Lucie. Merci Valentine.

Lucie Vejux

Oui, merci donc à William Pillot qui co-porte le séminaire Sea More Blue. Merci à Mascha Canaux, merci à Joëlle Vinciguerra, Denis Campedel, Ivana Cernanova, Caroline Heroux, Mireille Loirat, Nathalie Branchu. Et merci aussi à tous les laboratoires qui participent à ce séminaire, et qui le financent. Donc le 3L.AM, TEMOS, ESO, CLIPSY et le CIRPALL, qu'on a mentionnés en début de podcast.

Béné Meillon

Voilà. Et plus largement, merci à toutes les personnes qui à nous auront peut-être écoutées jusqu'au bout ! Et puis merci à toutes les personnes impliquées dans la mise en œuvre de ce séminaire, et ce beau partage autour de nos imaginaires océaniques.

Ce podcast est enregistré avec le soutien de, et dans les locaux de la MSH Ange Guépin, à Nantes ; grâce à l’appui, pour la technique, de Goulven Labat. Il est également soutenu par l’UA – l’Université d’Angers, et il est rattaché au séminaire de recherche interdisciplinaire *Sea More Blue* ; dont les coporteur.euses – Béné Meillon, moi-même, et William Pillot, appartiennent aux laboratoires le 3L.AM et l’UMR TEMOS. Pour plus de renseignements sur notre séminaire – ses objectifs, ses activités de recherche, ses nombreux partenaires scientifiques et soutiens financiers à Angers, Nantes et ailleurs ; rendez-vous sur le site ecopoetique.hypotheses.org, où vous trouverez un onglet « Sea More Blue », assorti d’un menu déroulant, qui vous permettra de naviguer en ligne et de prendre le large avec nous, vers des imaginaires plus bleus. On vous souhaite du bon vent dans les voiles, ou de prendre une bonne respiration, pour plonger avec nous sous la surface de l’océan et dans des mondes aquatiques !